

LE COURRIER DU CANADA,

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPÈRE, ET J'AIME.

Feuilleton du "Courrier du Canada."
3 Janvier 1873.

UN CŒUR PUR.

CHAPITRE XII.

(Suite.)

— Voyons, mon cher enfant, tu me permets bien de te dire ce que je pense et ce qui me vient à l'esprit en ce moment même : je l'avoue, je trouve tes objections si tranchées et pourtant si peu justifiables, que j'en suis à me demander si tu n'aurais pas tout simplement un motif plus intime et plus impérieux peut-être pour te refuser à un projet qui m'était si cher ?

Adrien tressaillit à ses mots et ne put se défendre d'une visible émotion sous le regard attentif de sa mère. Celle-ci continua cependant comme si elle n'avait pas remarqué l'effet de son adroite insinuation :

— Oui, je me pose cette question et je me dis aussitôt qu'en la croyant fondée, mon cher enfant connaît assez le cœur de sa mère, en a trop éprouvé le long dévouement, pour puisse hésiter à se confier en elle et à lui remettre le soin d'assurer, s'il se peut, son bonheur, qu'elle a toujours mis au-dessus de tout ce qui pourrait la contenter elle-même.

Elle s'arrêta, les mains l'une dans l'autre croisées sur ses genoux, sollicitant une réponse d'un visage et d'un regard également émus. Adrien n'avait jamais pu douter de la tendresse de sa mère. On a pu comprendre aussi à travers l'inviolable silence qu'il s'était imposé, qu'une préoccupation profonde le tenait tout entier et qu'il eût été heureux de pouvoir sûrement ouvrir son âme, de sorte qu'en ce moment tout le décidait à parler.

— Eh bien, chère maman, répondit-il avec ce facile abandon qui se retrouve si aisément aux appels du cœur maternel, je te dirai simplement tout ce que je veux, tout ce que je me cache presque à moi-même, ce qui absorbe pourtant mes pensées sans qu'elles puissent s'arrêter à une espérance certaine, mais en m'éloignant de tous autres projets si brillants qu'ils puissent être.

Mme Daurival ne respira plus, attendant anxieusement qu'Adrien, visiblement embarrassé, achevât cet aveu si funeste à ses projets.

— Oui, mère, reprit-il avec un effort pour affermir sa voix, j'ai depuis longtemps remarqué une jeune personne des plus distinguées, dont l'esprit, le cœur, les talents et les séduisantes vertus ont fait sur moi une impression d'autant plus décisive, qu'elle s'attache surtout à un noble caractère qui donne un charme tout particulier à cette douce physionomie. Mais si j'ai eu le temps de longuement mûrir les idées qui m'inclinaient de ce côté et de m'assurer qu'elles étaient à l'épreuve des circonstances et du temps, je t'avoue, chère maman, que je n'ai pu encore me décider à une démarche positive. Je crains d'être trop au-dessous d'un cœur si pur, d'une si belle âme, de n'être pas agréé en un mot ; et j'ai préféré jusqu'ici une incertitude qui peut espérer encore, plutôt qu'un irrémédiable éclaircissement.

— Il faut donc, mon pauvre ami, reprit Mme Daurival avec une sorte d'indulgente compassion, que tu aies singulièrement élevé tes prétentions pour que, dans notre état de fortune, tu sois si inquiet des suites d'une demande aussi flatteuse pour tant d'autres. Quant à moi, qui dois encore sacrifier mes plus chers désirs, il me semble que, quel que soit le rang de cette personne distinguée, fût-elle une duchesse, je pourrais me hasarder à parler pour te faire plaisir.

— Mère, ce n'est pas cela, dit Adrien en hésitant, et c'est uniquement la distinction morale qui me préoccupe.

— Alors tu es bien modeste, mon cher enfant, car avec les qualités qu'on t'accorde, tu as beaucoup d'autres avantages à offrir. Et quel est enfin ce nom si mystérieux, ajouta Mme Daurival avec un encourageant sourire ?

— C'est mademoiselle Garmont, répondit alors Adrien sans plus hésiter.

— Mademoiselle Garmont !... Garmont, qui ?... reprit Mme Daurival dans un trouble qu'elle ne se définissait pas à elle-même.

— Mademoiselle Clotilde Garmont, répéta Adrien avec le même accent résolu, il n'y en a qu'une pour nous.

— Clotilde Garmont, répéta lente-

ment Mme Daurival avec un regard bouleversé, mais je ne sais si j'entends bien et tu me parles sérieusement toi-même !

— Oui, dit Adrien sans fléchir devant la trop expressive stupeur de sa mère, j'ai parlé sérieusement, et je te l'ai dit, après de profondes réflexions qui m'ont conduit à la plus inviolable des convictions sur ce qui peut assurer mon bonheur.

Mme Daurival se sentait comme soulevée par une irritation furieuse, et elle aurait éclaté en terribles transports, si elle n'eût été intérieurement saisie et contenue par l'attitude impassible d'Adrien qui, debout devant elle, les bras croisés, la regardait avec une expression tout à la fois ferme et douloureuse. Elle put voir qu'elle se devait plus ou moins maîtriser pour ne pas tout pousser aux extrêmes ; et alors, d'un ton que malheureusement l'ironie ne pouvait conduire au cœur de son fils, elle lui dit :

— Je comprends maintenant tes hésitations et tes perplexités, tu avais en effet singulièrement monté ton imagination, mon pauvre enfant ! et je crois pouvoir m'étonner que tes longues et si persévérantes réflexions ne t'aient pas ouvert les yeux sur l'étrange destinée que tu te préparais. Vraiment ! on pourrait dire dans le monde que le jeune commandant Daurival, avec une fortune et un avenir qui se peuvent tout promettre s'est donné pour compagne, non pas la plus éclatante des héritières entre lesquelles il lui est permis de choisir, mais beaucoup plus raisonnablement, à son sens, l'institutrice de sa sœur, demoiselle de compagnie de sa mère agréable et vertueuse, d'ailleurs, ce qui devra lui gagner les suffrages de la haute société.

Adrien tressaillit, mais se contenta, et avec une certaine lenteur qui imprimait comme le cachet de la réflexion sur toutes ses paroles, il dit :

— Je ne puis m'étonner de ta surprise, mère, mais je te prie de raconter un moment, et j'espère te montrer que la raison aussi peut appuyer un choix que le cœur a décidé. Tu dis vrai : nous sommes dans une de ces rares situations où l'on peut, sans trop de suffisance, prétendre à tout. Et si j'étais venu te dire, tu en conviens, qu'il s'agissait de m'obtenir la fille d'un duc, tu n'aurais pas reculé devant n'importe quels grands airs ou quels grands noms. Pourtant encore le succès eût pu être douteux, et douteux aussi l'agrément de cette démarche. Mon Dieu, je reconnais sans peine que le rang et la fortune ne gâtent rien aux dons de l'esprit, ni aux avantages personnels, et j'ai assez vu le grand monde, après tout, pour qu'il m'eût été possible d'y trouver, sous tous les rapports, un très bon parti. Cependant cette rencontre ne s'est pas réalisée.

— Il me semble qu'Aurélië de Beau-

— Mère, que veux-tu, ni elle ni les siens ne me conviennent pour ce qui est de la très-sérieuse affaire d'un mariage ; et nulle autre ne m'est apparue parmi nos relations. Au contraire, j'ai remarqué depuis longtemps une jeune personne aussi agréable que modeste, d'honorable famille et d'une parfaite éducation, unissant des talents sérieux aux plus rares vertus. La fortune lui manque, il est vrai ; elle ne m'a pas moins su plaire au-delà de ce que je puis dire. Eh bien, précisément parce que je me trouve dans une position très-indépendante, je suis heureux de me dégager de tout calcul, et de m'assurer, s'il se peut, la main de la plus charmante jeune fille que je connaisse.

— Et moi, mon cher Adrien, qui suis ta mère et n'ai que trop l'expérience de la vie, je te déclare que tu fais là un roman impossible, et que si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu parvenais à la réaliser, tu irais à la plus triste déconsidération, en regrettant bientôt ton bel avenir à jamais compromis.

— Je ne comprends plus, mère, que tu t'exagères à ce point le prestige de l'argent. Il facilite beaucoup de choses, soit ; mais il ne donne pas la vraie considération. Et quant à mon avenir je ne serais pas fier de ne le devoir qu'à ma bourse. Heureusement j'ai déjà pu montrer que je ne portais pas une épée de parade ; elle saura encore me frayer le chemin. Et puis, mère, est-ce que notre fortune a besoin de s'accroître sans mesure ? est-ce qu'elle n'est pas dix fois suffisante pour tout ce qu'on peut raisonnablement souhaiter ?

ADOLPHE ARCHER.

à continuer.

LE PETIT PORTEUR DU "COURRIER DU CANADA" AUX ABONNÉS.

Je frappe encore à votre porte : Me trouvez-vous trop indiscret ? Vous ne le direz pas. N'importe, C'est que j'aurais bien du regret Si, sur votre douce figure, Je vois un pli se former : J'aimerais mieux, je vous l'assure, J'aimerais mieux m'en retourner.

M'en retourner sans vous déplaire ; Et pourtant, il en coûte plus, Croyez-moi, Madame, de faire Une demande qu'un refus. On croit que c'est une habitude. Chez nous, que de tendre la main ; Mais c'est un métier triste et rude, Et l'on y gagne bien son pain.

Ah ! ne m'en veuillez pas, Madame ; Après tout ce n'est pas souvent Que je viens vers vous et réclame En étrenne, un petit présent : Une fois dans toute l'année ; Et pourtant, vous le savez bien, Je suis venu chaque journée, Sans jamais vous demander rien.

Aujourd'hui, tout le monde donne, Ceux, du moins qui peuvent donner : Vous dont je sais l'âme si bonne, Vous ne sauriez me refuser, Le Ciel semble toujours sourire Sur vous, et verser sa faveur ; Ah ! sur nous veuillez faire luire Un seul rayon de ce bonheur !

Pour nous donner un jour de joie, Peu suffit ; tout nous rend contents. Soyez l'ange qui nous envoie Ce jour attendu si longtemps. Et Dieu qui de la-haut mesure La récompense et le bienfait, Saura vous rendre avec usure Le bien que vous aurez fait.

N. LEGENDRE.

Québec, 1er Janvier 1873.

M. Thiers défenseur de la religion, de la famille et de la propriété.

Il y a un grand mot dans le rapport de M. Batbie, un mot qui vaut à lui seul toute la pièce, d'ailleurs forte et habilement tournée.

Au parti radical qui n'est pas parti et qui n'est pas radical, mais qui est purement et simplement une armée d'invasion sauvage, il fut opposer un GOUVERNEMENT DE COMBAT. C'est le mot du rapport, et le mot de la situation. On ne saurait trouver une expression qui dise mieux ce que le gouvernement de M. Thiers n'est pas.

Il faut un gouvernement qui combatte pour la religion, pour la famille, pour la propriété, c'est-à-dire pour le nécessaire et l'indispensable du présent et de l'avenir.

Or, en fait de religion, M. Thiers n'en a point. C'est l'aveu peu dissimulé de toute sa vie. Peut-être qu'il ne l'a pas, mais il ignore. Son bon sens, dont il n'a pas surabondance, a empêché qu'il ne fût sectaire, mais ne l'a pu garder d'être profondément sceptique, ni le défendre des préventions inscientielles et illettrées du temps où il a vécu. Il s'est tardivement élevé du nihilisme athéiste au nihilisme déiste, et il est resté là. Certainement M. Thiers, qui maintenant croit en Dieu, c'est-à-dire à l'existence d'un créateur, ne croit ni au rédempteur, ni à la rédemption. Ses idées sur Jésus-Christ atteignent tout au plus celles de M. Renan. C'est le progrès qu'il a fait sur celles de Voltaire. Il appartient à l'école des philosophes qui pensent pouvoir s'expliquer Dieu sans Jésus-Christ, et qui ne comprennent pas en Dieu cet excès d'amour de nous avoir donné son fils unique. C'était le scandale de la raison. Que celui qui n'admet pas la divinité de Jésus-Christ n'admette pas la divinité de l'Eglise, rien de plus simple. Mais celui qui n'admet pas la divinité de l'Eglise se cherchera toujours une religion... lorsqu'il en aura le temps, croira toujours qu'une religion est un système, et ne fera jamais rien d'efficace pour le salut de la société. C'est précisément le cas de tous ceux qui ont entrepris de nous rassembler dans un ordre quelconque depuis que l'ordre divin a croulé. La connaissance et l'amour de Jésus-Christ ont manqué partout, et tout a manqué avec Jésus-Christ.

La famille, M. Thiers, a été isolée comme de la religion. Son histoire privée est assez connue pour que l'on puisse se rendre compte de cet argument qui est le résultat de cruelles choses de nos jours. La société, qui est la collection des pères de famille, a glissé aux mains d'hommes qui n'ont que peu ou point de parents, qui se sont de bonne heure détachés du foyer domestique, où qui l'ont point fréquenté, on a qui cet antiprimitif est assez étranger.

M. Thiers est de ces fuyards et de ces errants. On ne voit point son père et sa mère autour de sa jeunesse ; peu ou point de frères, point de fils, point de neveux. Il n'a point été gouverné par la famille et n'a pas eu de famille à gouverner. Il a ignoré ces purifiants soucis, ces perpétuelles préoccupations, ces freins chers, ces nobles douleurs. Il a vécu sans Dieu et sans enfants. Égoïste comme le fait Dieu de sa conception, uniquement occupé du gouvernement des choses, croyant que les âmes (s'il y en a) se maintiennent comme les intérêts, et que les intérêts peuvent être bien maniés lorsque l'on fait abstraction des âmes. Aussi l'a-t-on vu professer la doctrine païenne en matière de famille comme en matière de religion. Il a dit, il croit encore que les enfants appartiennent non à la famille, mais à l'Etat ; qu'ils doivent être coulés dans le moule de l'Etat, servir avant tout l'Etat, faire à leur tour des enfants pour l'Etat, et finalement être enfouis dans les dans les terrains de l'Etat, selon les rites de l'Etat. La couche sociale dont M. Gambetta est l'introduit admet complètement cette doctrine, et même n'en tolère pas d'autre.

La propriété : M. Thiers est certainement propriétaire, au moins mobilier. Il a des fonds, et ne leur refuse pas tout soin et toute tendresse. Il en a assez pour ne se pas soucier beaucoup du renchérissement des denrées ni des insectes plus ou plus formidables qui accablent, rongent et dévorent de plus en plus la terre ; nous voulons dire le flac et les révolutions. Toutefois, très certainement, il aime la propriété, mais il en est mauvais défenseur. Il ignore les sources profondes, les bases, et surtout les droits et les devoirs de la propriété, ou elle trouverait ses meilleurs garanties. Il réduit la propriété à la possession du sol et la soumet au droit supérieur de l'Etat, duquel le propriétaire n'est plus que le tenancier. En un mot, la propriété est simplement à ses yeux un fait d'organisation qu'il faut respecter jusqu'à l'avènement d'un fait contraire.

Il a tort de tant parler du livre qu'il a donné sur ce sujet, contre Proudhon, en, en 1848. Proudhon s'est fort peu inquiété du livre de M. Thiers, et la marche de ses doctrines n'en a guère été entravée. Ce livre mal fait, aujourd'hui absolument défectueux ? C'est avec la même bonne intention l'équivalent du fameux discours en faveur du domaine temporel du Pape. Dans ce discours, qui voulait de bonne foi (alors) conserver le patrimoine de saint Pierre, on trouve la racine de toutes les raisons qu'il faut pour le détruire, raisons auxquelles M. Thiers s'est rendu. Il a écrit aussi, dit-on, contre les matérialistes, mais les gambettains de la Commune l'auraient détruit. Dieu le veuille ! il en serait ni des athées.

M. Thiers est incapable de défendre la religion, la famille et la propriété ; depuis qu'il gouverne, elles sentent, elles voient grandir leurs alarmes. C'est ce qui a déterminé la crise. Le rapport de M. Batbie en est l'expression ; M. Thiers lui-même en confesse la réalité.

Il n'a pas nié, qu'il ne faille un gouvernement de combat. — A un gouvernement de combat a-t-il dit dans le sein de la Commission, il faut d'abord des armes. Je n'en ai pas, donnez-m'en !

Donc, il n'a pas assez combattu, il le reconnaît. Mais s'il n'avait pas d'armes, pourquoi n'en a-t-il pas demandé ? et aujourd'hui, quelles armes demandait-il ? Non des armes morales, non des facultés de répression contre les mauvaises mœurs sociales et politiques, non des institutions qui puissent contenir et réformer profondément celles d'où viennent tous nos périls ; il demande des machines parlementaires, et, tranchons le mot, des ficelles.

M. Batbie au nom de la Commission, répond : Si faut des armes, nous en donnerons, exposez vos besoins. La Majorité, si elle continue de s'inspirer de son droit, du besoin présent et des nécessités d'un avenir auquel nous touchons, donnera des armes, mais non pas celles que demandent

de M Thiers et non pas à lui.

L'arme qui manque à M. Thiers celle qu'il n'aura jamais, c'est un cœur et une pente d'esprit qui ne soient pas fatalement d'accord avec l'esprit de la Révolution.

Il est révolutionnaire. On peut dire que ce n'est pas sa faute ni son dessein ; mais il est révolutionnaire dans ses moelles, et rien n'empêchera qu'il soit tel jusqu'à la fin.

LOUIS VEUILLOT.

Où va-t-on ?

La majorité conservatrice s'est reconstituée au seul aspect de la situation, on sa dispersion pouvait mettre le pays. Aucun des restants n'a bougé, quelques-uns des errants sont revenus, et M. Thiers a perdu les étrières. Voilà ce grand artiste parlementaire bien près de la fin de ses aventures, à moins qu'abandonné d'un meilleur et d'un plus vulgaire de son bon sens, il ne veuille, malgré Minerve, entrer dans la scène des expiations.

Tircis, il faut songer à faire le retrait :

Si M. Thiers écoute ce bon conseil, sa chute lui fournirait un excellent thème de réflexions dernières. Il voit le pur néant de l'habileté humaine à laquelle il s'est fixé toujours devant cette constance de la probité à laquelle il n'a cru jamais. Il voit le fantôme de la gloire et de la puissance, si longtemps poursuivie, fondre dans ses mains lorsqu'il croyait le tenir. Il avait fait son but d'être consul, il a tenté beaucoup de choses, trop de choses pour arriver là ; il pose enfin le pied sur la dernière marche de l'escalier, mais il glisse, et l'escalier même s'écroule ; il se réveille Bonaparte, et il se réveille Barras. Encore s'il y avait un Bonaparte, mais Barras sans Bonaparte... Quelle matière à philosopher !

Ce mécompte serait excellent pour un homme supérieur, un homme grand naturellement, qui eût été bien élevé. Antériorité, après ces fortes insolences de la fortune, on ne lui disputait pas un reste. On faisait son paquet définitif, on s'en allait dans quelque ermitage, et l'on y demeurerait toujours méditant sur l'éternel passé et sur l'éternel avenir.

En dépit de la fortune, on savait bien finir avec les hommes et avec Dieu. Le naufragé à qui la mer avait tout pris se montrant plus fort que la tempête, plus grand que la mer. On était naufragé ; c'était une situation, souvent une gloire, et la plus vraie de toutes. A présent, pour l'ordinaire, on est décafé ; c'est une espérance et un complément d'affront.

Le naufragé regarde avec dédain les flots qui reviennent sourire. Il leur dit non, et à chaque invite méprisée du sort devenu favorable, il grandit devant les hommes en conservant le don de Dieu qui l'a miséricordieusement abaissé. — Non, non ! je suis hors et je ne retournerai pas. Je n'irai plus m'amuser à tromper et à me tromper. Maintenant je sais que je suis en présence de Dieu, et je m'y trouve mieux qu'en présence du monde. Je suis tiré de l'ambition et de l'illusion, je suis tiré de la haine, de l'avarice et des mensonges. Maintenant je connais le vrai de la vie et je ne veux pas risquer de l'oublier ; maintenant je suis pénitent, je vois, je tremble, mais j'espère.

Ainsi parle et pense le naufragé. Le décafé à la fièvre, il rôde, les yeux ardents, autour des murs du jeu. Il se repent, se confesse, s'accuse, promet de se corriger, tout cela pour obtenir qu'on lui prête quelques écus afin de recommencer, dût-il jouer le jeu le plus chiche et ruiner son préteur en même temps que lui, fallut-il enfin se pendre.

Ainsi fait le décafé.

M. Thiers choisira-t-il d'être naufragé ou d'être décafé ? Il a le choix. Nous lui souhaitons de prendre le parti le plus honorable, qui est aussi le plus sûr. S'il craint l'ennemi, il prendra l'autre, et il trouvera certainement à emprunter assez pour pouvoir espérer de faire sauter la banque. Mais nous croyons qu'il n'y parviendra pas. Ses adversaires sont désormais en fonds plus que lui, et ses prêteurs mêmes, n'ayant plus la superstition de son génie ou de sa fortune, ne permettront plus qu'il conduise seul les opérations. Chance de faillite.

Pour que M. Thiers méconnaisse sa situation et s'obstine à rester, il faut que sa passion du pouvoir soit bien forte. Dans la bataille qu'il vient de perdre, le hasard n'a été pour rien, le vaincu n'avait rien négligé pour le succès. Il a fait au moins le possible. Tout son monde était prêt

et discipliné. Les auxiliaires ont été admirables d'abnégation. Ils ne réclamaient rien, et les déclarations les plus conservatrices ne les avaient pas effrayés. Ils ne sont pas forts, mais il faut leur accorder cette louange qu'ils passent à merveille la valeur des serments. On ne peut pas même reprocher au général d'avoir livré la bataille. Il devait la livrer, parce qu'il n'était plus rien sans ces auxiliaires-là qui la voulaient ; il l'a perdue parce qu'il ne pouvait la gagner les ayant avec lui. Ses tentes ne pouvaient assez les voler. C'est leur présence qui a refait la majorité monarchique et lui a ramené les errants en excitant l'épouvante des uns et en excitant la probité des autres.

On peut dire que l'idée d'appeler à lui ces chemises rouges, était étrange. Mais cela remonte loin, et il y a une logique inaperçue dans la chose. M. Thiers devait appeler l'extrême gauche, parce qu'il est le centre gauche ; et pour n'être pas le centre gauche, il eût fallu que M. Thiers ne fût pas M. Thiers, c'est-à-dire un homme d'esprit (de cet esprit-là) fort ambitieux et fort incomplet, ayant une fausse conception de la gloire et de la grandeur.

Il court en ce moment dans les journaux une anecdote de la jeunesse de M. Thiers, qui nous le montre à Aix, en parlote d'étudiants et en venant de cabonari, un crucifix à la main, recevant le serment de haine à la royauté que fait un autre gamin nommé Michel (de Bourges), puis prêtant à son tour le même serment sur le crucifix, qui tient le même Michel. Nous ne savons si l'anecdote est exacte, mais dans le fond, nous le tenons pour vrai. Quand même M. Thiers n'aurait pas fait ce serment, il l'a manifestement observé toute sa vie. Or, pour que M. Thiers ne fût pas M. Thiers et ne devint pas la personnification du centre gauche, il eût fallu d'abord qu'il ne commençât point de la sorte, ou qu'ayant commencé, il fût intérieurement taillé à ne point poursuivre. Mais à moins de s'agrandir de Jésus-Christ, qui peut ajouter une coudée à sa taille ?

Et le voilà qui croule du consulat presque touché, devant quoi ? Devant la fermeté du sentiment ou même du simple instinct monarchique, aussi vivace en ce pays que le sentiment et l'instinct religieux, qu'il a également toujours méconnu.

Il tombe quoique soutenu dans son entreprise par le brillant de M. About, par l'importance de M. Pessard, par la dextérité de M. Virgault, par la popularité de M. Lockroy et par le je ne sais quoi de M. Challumel-Lacour.

Ce dernier monsieur, ou quelqu'un des siens, se moquait hier précisément, de l'inefficacité des prières publiques, et il ajoutait dans le beau langage de son journal : " Cherche, Veullot, cherche un homme, tu ne trouveras pas ! Et vous, beau Challumel, qui pensiez si bien avoir un homme, en attendant que nous trouvions le nôtre, cherchez, cherchez votre homme, vous ne le trouverez plus ! Nous disons Adveniat, vous dite Fuit. Ne soyez pas si fier, mon garçon.

Pour n'avoir qu'un œil, ce n'est pas le cas de voir double. Il faut se désenivrer.

Si notre homme viendra, nous n'en savons rien, et nous continuons de le demander à Dieu ; mais voici toujours que le plus flambant des vôtres s'achemine vers la nuit.

Dante, au commencement de son voyage, dans la forêt périlleuse où il s'est engagé après avoir perdu la bonne voie, rencontre une louve maigre qui le menace et lui fait grand peur. Elle a faim de tout ; à ce trait qui peut méconnaître la république ? Le poète cherche à fuir cette bête sans repos, *bestia senza pace*. Elle est toujours là. Mais enfin un homme apparaît qui lui dit :

Pour te tirer d'ici, prends une autre route... Cette louve si on lui résiste elle " n'assouvit son insatiable férociété. Repe, elle est encore affamée. L'impudique se livre à beaucoup d'animaux, à beaucoup d'autres encore elle se livrera.

Molti son gli animali, a cui s'ammoglia, E più saranno ancora.

Mais un jour viendra le grand Lévrier qui la fera mourir. Ce ven-geur se nourrira de sagesse, d'amour et de vertu. Il poursuivra la louve de place en place, jusqu'à ce qu'il l'ait fait rentrer dans l'enfer, dont l'envie lui ouvrit les portes.

Vous comprenez, lettré Challumel !

LOUIS VEUILLOT.

SOMMAIRE DE LA PREMIERE PAGE

FRUILLON.—Un Cour. pur.
La Chanson du Jour de l'An.
M. Thiers défenseur de la religion, de la famille et de la propriété.
Ou va-t-on ?

CANADA,
QUEBEC, 3 JANVIER 1872.

Le bilan de 1872.

L'année 1872 est allée rendre ses comptes et elle n'existe plus, désormais, que pour l'histoire et que dans l'histoire. Elle avait fait son entrée dans le temps sous des circonstances alarmantes; elle part triste et inquiète; triste à cause de ce qu'elle a vu en chemin; inquiète, à cause de la succession plus qu'embarrassée qu'elle laisse à son héritière immédiate.

Elle est bien terrible, en effet, cette succession; terrible parcequ'elle remet tout en question, depuis les conditions d'existence de la grande famille catholique, jusqu'au salut des peuples et celui des gouvernements qui sont les arbitres des destinées du monde.

Il n'est pas, d'ailleurs, besoin de faire un relevé complet des événements de l'année pour arriver à la conclusion que 1872 a été une malheureuse année. Les destinées de la société et des peuples se jouent, depuis près de deux mille, dans un petit coin de la terre et ce qui arrive ailleurs n'est que la conséquence presque rigoureuse de ce qui se passe là. Ce coin de terre, qui occupe une si petite place sur la carte du globe, mais qui en tient une si grande dans l'histoire, c'est Rome. Rome est le pivot sur lequel tourne le monde social et tant que tout va bien là, rien n'est sérieusement compromis dans le reste du monde. Rome c'est, encore, le foyer lumineux dont les rayons, réfléchis par ces miroirs qu'on appelle les peuples civilisés, éclairent le monde social. Il arrive quelquefois qu'un de ces miroirs se voile en se maculant; alors, malheur au peuple qui le personnifie. Mais le grand malheur, c'est quand, par le fait d'un sacrilège, les rayons du grand foyer se trouvent interceptés; alors, les ténèbres vont se répandant partout, plus ou moins épaisses, et, à la faveur de cette obscurité, les ennemis de la société attaquent sur tous les points l'édifice social, multipliant les ruines et semant partout ce malaise étrange qui fait qu'un peuple ne sait plus où il va.

Et voilà, pourtant, où en est le monde à l'heure présente; c'est dans cette alarmante position qu'il a passé l'an 1872 et c'est dans cette position que le surprend l'année 1873. La révolution siège à Rome: le pivot n'est pas libre dans ses évolutions; la lumière du grand foyer est interceptée par d'ignobles paravents, et l'Europe, qui tient la tête de la civilisation, marche à l'aventure.

Voilà pour la vue d'ensemble des événements que présente l'année 1872. Nous allons voir que les détails du tableau, du moins en tant que l'Europe se trouve concernée, ne sont pas, non plus, d'un caractère rassurant.

Avant d'entrer dans ces détails, notons que les calamités publiques ont plu, sous toutes les formes, pendant l'année sur presque tous les pays de l'Europe et sur bon nombre de pays de l'Amérique. La France, l'Italie et la Belgique ont vu de terribles inondations ruiner en quelques jours des portions considérables de leur territoire. D'autre part, tous les pays de l'Europe et plusieurs contrées d'Amérique ont été visités par des épidémies persistantes, s'attaquant tantôt aux êtres humains, tantôt aux bestiaux. Jamais on n'avait vu ces fléaux exercer leurs ravages sur un si grand champ à la fois. Jamais, non plus, les annales de la navigation n'ont eu à enregistrer autant de désastres maritimes que cette année. Ces désastres ont eu, comme les épidémies, ceci de remarquable qu'ils se sont abattus sur toutes les côtes fréquentées par les navires.

Un autre malheur d'un autre genre a frappé à peu près partout, compromettant plus ou moins gravement la prospérité et la fortune publiques. Ce malheur, ce sont les grèves d'ouvriers. Tous les pays de l'Europe,

sans exception, ont passé, pendant l'année, par cette épreuve des grèves, mal d'autant plus à craindre qu'il est le signe auquel on reconnaît qu'un pays est gravement atteint dans son économie sociale et qu'il est généralement l'avant-coureur de désordres pouvant atteindre les proportions d'une révolution.

Comme nous venons de le dire, ces différentes calamités, inondations, épidémies, désastres maritimes, grèves se sont fait sentir presque partout. On dirait que Dieu, en donnant ce caractère de simultanéité exceptionnelle à ces châtements, a voulu ouvrir les yeux aux peuples et les forcer à rentrer en eux-mêmes et à reconnaître que dans les intelligences aussi le mal est grand et surtout général.

Commençons notre revue des événements particuliers aux principaux pays de l'Europe et de l'Amérique, par une courte station à la Ville-Eternelle.

Dans notre bulletin annuel de l'an dernier, nous faisant l'interprète de tous les catholiques et de tous les hommes d'ordre, nous exprimions l'espoir qu'avant qu'apparaîtrait l'aurore de 1873, le Vicaire de Jésus-Christ verrait tomber les chaînes qui lient ses mains si pures. Cet espoir ne s'est pas réalisé: le doux, le saint Pie IX est encore prisonnier et le domaine de l'Eglise est encore aux mains du roi ex-communicé qui a osé se l'approprier.

Pour Rome, l'année 1872 a été une année de souffrances; pour Pie IX, elle a été une année d'ineffables angoisses et de profondes douleurs. Rome, nous entendons la vraie Rome, la Rome catholique, étouffée dans l'atmosphère révolutionnaire où elle est plongée depuis deux ans et on peut comparer ses souffrances à celles qu'éprouverait un honnête homme condamné à vivre enchaîné à un criminel de la pire espèce. Elle a souffert, parcequ'elle aime Pie IX, que Victor-Emmanuel tient emprisonné; parcequ'elle aime ses glorieuses traditions que Victor-Emmanuel pollue; parcequ'elle aime ses vénérables institutions que Victor-Emmanuel dépouille et transforme en casernes; parcequ'elle aime sa courtoisie, elle la Reine des villes.

Il a souffert lui aussi, énormément souffert le saint vieillard qui préside aux destinées de l'Eglise. Les cris de détresse des catholiques persécutés en Prusse, en Russie, à Rome même, et ailleurs sont parvenus jusqu'à son oreille et ce bon père, si brutalement séparé de ses enfants, a gémi dans une série d'allocutions dans lesquelles il a mis toute son âme et versé toutes les bénédictions dont l'Eglise a chargé ses mains. Des fenêtres de sa prison, il a vu partout l'esprit du mal à l'œuvre, et son cœur si bon et si paternel a saigné en songeant aux conséquences épouvantables de cette croisade entreprise contre le catholicisme et contre l'ordre social.

L'année 1872, cependant, a apporté quelques consolations à l'illustre prisonnier de Victor-Emmanuel, et, au nombre de ces consolations, figure en première ligne le pèlerinage continu qui s'est fait au Vatican. Toute l'année durant, des députations venues de tous les points du globe où il y a des catholiques se sont succédées aux genoux de Pie IX et ce spectacle a reconforté le cœur de l'illustre pontife qui y a vu la preuve que les enfants de l'Eglise ne perdent pas courage et que, si les méchants sont nombreux, les bons se comptent encore par millions.

Pie IX a encore eu la consolation de célébrer le 13 mai le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance et, le 21 juin, le vingt-sixième anniversaire de son avènement au trône pontifical. En ces deux circonstances, Pie IX a pu voir combien il était aimé. Des milliers de catholiques sont venus de partout se jeter à ses pieds et lui demander de les bénir. Dans les centaines de réponses qu'il a faites aux centaines d'adresses qui lui ont été présentées en ces deux solennelles occasions, Pie IX est apparu admirable de résignation et de confiance. Jamais le Pontife n'avait été si heureux dans l'expression des nobles sentiments de sa noble et grande âme.

Pendant que cet imposant spectacle se passait au Vatican, la presse anticatholique, irritée, allait rééditant,

avec une variante, les paroles des juifs au Christ mourant sur la croix: que fais donc ton Dieu, vieillard du Vatican, et qui donc l'empêche de le délivrer, si, comme tu le dis si souvent, rien ne lui est impossible?

La réponse à cet indigne sarcasme, nous espérons qu'elle ne se fera pas attendre et que l'année qui commence verra Pie IX, redevenu libre, reprendre parmi les têtes couronnées la place qui convient au représentant de Jésus-Christ.

Au quatrième siècle, le sophiste Libanius, que les victoires de Julien l'Apostat aveuglaient, lançait aux enfants de l'Eglise, alors saignée aux quatre membres, cette insolente apostrophe:

— "Que fait donc en ce moment le fils du charpentier (Jésus-Christ)?"

— "Le fabricant de toutes choses que, par dérision, tu appelles le fils du charpentier, fabrique un cercueil," lui répondit un grammairien.

On sait ce qui arriva: Julien l'Apostat mourut en s'arrachant les entrailles et ses dernières paroles furent: "Tu as vaincu Galiléen."

Julien l'Apostat et Libanius de notre époque, votre tour viendra. Julien l'Apostat et Libanius sont morts et l'Eglise vit encore; l'Eglise surviva à Victor-Emmanuel, à Alexandre, à Guillaume et à tous les Bismarck du monde.

Pour nous, catholiques, pour nous qui savons que le fils du charpentier veille sur l'Eglise, pour nous qui avons l'assurance formelle que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, répétons, au début de cette nouvelle année, ces belles et solennelles paroles que prononçait Pie IX le 26 octobre, en présence de cinq mille romains, paroles qui sont comme une paraphrase de la réponse du grammairien à Libanius.

"Prions pour que chacun reconnaisse où il se trouve et ressuscite à une nouvelle vie. Plusieurs se réveilleront à l'appel de Dieu, malheureusement d'autres laisseront endurcir leurs cœurs; mais la colère de Dieu les punira par de terribles secousses, et ce sera la plus terrible leçon que Dieu puisse donner en ce monde. Je le sais, plusieurs disent aujourd'hui que le grand fait s'est accompli par la destruction du pouvoir temporel. Ils se vantent d'être à Rome et affirment qu'ils y resteront. Il n'est malheureusement que trop vrai qu'ils y sont; mais de là à dire qu'ils y resteront, il y a loin. Les épreuves actuelles envoyées par Dieu ne dureront pas toujours..."

Nous venons de voir sommairement ce qu'a été Rome en 1872; traversons les Pyrénées pour aller jeter un coup d'œil dans l'histoire annuelle d'un peuple qui nous est cher à plus d'un titre: le peuple français.

Hélas, tout n'a pas été roses, là non plus, pendant l'année qui vient de finir. La France a passé toute l'année sur un volcan, et 1873 la trouve dans un état presque voisin de l'anarchie. La France, fourvoyée par des doctrinaires de la pire espèce et oubliant les enseignements de la Commune de Paris, se laisse aller à la dérive d'un courant qui l'éloigne de sa mission. La mission de la France, en effet, c'est d'être en tout et partout la fille aînée de l'Eglise de Jésus-Christ; or, la France, ou plutôt le gouvernement qui agit en son nom, semble avoir renié la noble et fière devise *gesta Dei per Francos*; traduction libérale: la France est le bras droit de Dieu et de son Eglise.

Et nous avons une douloureuse preuve de cette disposition de la France à rompre avec les glorieuses traditions que représente cet exergue, dans le fait que, à l'heure qu'il est, la France de Charlemagne et de Saint-Louis en est réduite à avoir deux ambassadeurs à Rome: l'un, sympathique au chef de l'Eglise et chargé de veiller à la sûreté de sa personne et de déposer à ses pieds l'hommage de respect et de dévouement de trente-quatre millions de catholiques; l'autre, accrédité à la cour de Victor-Emmanuel, ayant instruction d'applaudir au succès du roi d'Italie et l'encourageant, par sa présence, dans son œuvre de violence et de spoliation.

Cette monstruosité, qui donne la mesure des intentions réelles du gouvernement qui parle au monde au nom de la France catholique, s'est accomplie pendant l'année 1872 et elle fait dans ses annales l'effet d'une tache que n'effacera pas l'in croyable succès de l'emprunt de trois milliards souscrit en quelques jours,

ni l'héroïsme de la population de l'Alsace-Lorraine abandonnant ses foyers pour ne pas rester sous le joug prussien, ni la rapidité inouïe avec laquelle le peuple français se relève de ses ruines matérielles. Pilate, lui aussi, avait un budget en règle; Pilate était riche; mais il est mort avec un stygmate au front pour avoir livré Jésus-Christ aux Juifs après l'avoir proclamé innocent. Et si Pilate est si sévèrement jugé parcequ'il a, dans l'intérêt de sa popularité, livré le Sauveur aux pharisiens, quel compte terrible n'aura pas à rendre la France, la fille aînée de l'Eglise, pour avoir placé publiquement sur le même pied Jésus et Barrabas, Pie IX et Victor-Emmanuel?

Pauvre France! penses-tu comprendre bientôt que tu ne peux être heureuse et prospère qu'à la condition de rester la sentinelle vigilante de l'Eglise et le soldat de son chef? Puisse-tu comprendre bientôt que ce n'est pas le régime républicain qui te relèvera de tes ruines sociales et religieuses et qui, surtout, te rendra ces glorieuses traditions chrétiennes qui faisaient ta sécurité à l'intérieur et ton honneur et ta force au dehors? Puisse-tu comprendre la vérité de ce mot profond d'un grand observateur, le prince de Meternich, un mot qui, pour dater d'un peu loin, n'en reste pas moins comme une espèce de dogme politico-social: "La république pourra reparaitre en France comme une tempête, jamais comme un gouvernement."

La nomination d'un ambassadeur accrédité auprès de Victor-Emmanuel n'est pas le seul scandale que la France ait donné au monde pendant l'année. Les catholiques ont vu avec une espèce de stupeur le mariage du Père Hyacinthe acclamé, les discours subversifs du démagogue anti-catholique Gambetta applaudis par des français s'intitulant catholiques.

Nous venons de citer un mot du prince Meternich. Ce mot a presque son application, en France, pendant l'année 1872. A deux ou trois reprises, la France est venue à deux doigts d'une révolution, par suite des exigences de M. Thiers. On a encore souvenance des débats plus qu'animes qui eurent lieu dans l'Assemblée nationale française sur la question du tarif, sur la question des pétitions des catholiques et sur le projet de loi de la réorganisation de l'armée. On se rappelle que, dans ces trois circonstances, M. Thiers, qui fait pour le moment l'office de sou-pape de sûreté, M. Thiers plus crédité qu'il ne s'y attendait, a failli jeter aux orties son manteau présidentiel et livrer, par ce mouvement de mauvaise humeur, la France à l'anarchie.

Mais passons à quelques faits plus consolants. Un grand évêque disait, il y a à peine un mois: "La France va être sauvée, parceque la France prie." Si toute la France n'a pas prié, il y a des millions de français qui ont fait, pendant l'année, acte de soumission à la volonté de Dieu et acte de repentir: témoin les nombreux et édifiants pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes et à la Salette; témoin, encore, les foules recueillies qui, le 15 novembre, assistaient aux prières publiques faites dans toutes les églises de la France.

Pour achever de noter les principaux événements qui se sont produits en France pendant l'année, mentionnons, seulement pour mémoire, les deux ou trois manifestes du comte de Chambord, et les irritantes polémiques qui ont eu lieu dans la presse à leur occasion entre les légitimistes, les orléanistes, les bonapartistes et les républicains; l'exode des Alsaciens-Lorrains; l'empressement à solder l'indemnité de guerre, empressement qui a fait que plusieurs départements ont été délivrés, avant le temps prévu, de la présence des corps d'occupation prussiens; enfin, le procès des communistes.

La France a perdu, en 1872, entre autres notabilités: le Révérend P. Gratry, mort réconcilié avec le chef de l'Eglise après avoir servi ses ennemis; M. Cochin, publiciste distingué; M. Théophile Gauthier, littérateur remarquable et libérateur accentué; M. Jacques Babinet, grand physicien; le duc de Persigny, une des figures les plus marquantes des hommes du second empire; M. Conti, chef de cabinet de l'ex-empereur Napoléon III.

1872 n'a pas été trop sévère pour l'Angleterre. Nous trouvons, cependant, dans ses annales domestiques, quelques pages tristes: nous faisons ici allusion aux désastres maritimes qui ont, pendant toute l'année, décimé la marine marchande anglaise; aux troubles sérieux qui ont eu lieu à Belfast, en août; à la tentative d'assassinat contre la Reine Victoria, le 29 février; à l'assassinat de lord Mayo, vice-roi de l'Inde anglaise.

Ces chagrins domestiques, cependant, n'ont pas trop affecté l'Angleterre et la paisible solution de deux grandes questions internationales pendantes depuis des années, lui a offert une ample compensation. Nous voulons parler de la conclusion du traité de Washington et du règlement de la question de San Juan. Ces deux questions des réclamations américaines et de San Juan, qui ont failli, à plusieurs reprises, provoquer une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, ont été tranchées pour toujours et les deux pays sont, maintenant, sur le pied de la plus parfaite intimité.

L'an dernier, dans notre bilan, nous parlions des angoisses dans lesquelles la maladie si grave de l'héritier présomptif du trône anglais avait plongé toute l'Angleterre. Le peuple anglais a voulu témoigner à la Providence sa reconnaissance pour la guérison, contre tout espoir, du Prince de Galles, et, le 27 février, toutes les églises du royaume-uni retentissaient d'hymnes d'actions de grâces comme l'Angleterre n'en avait jamais entendues.

Complétons la liste des principaux événements qui ont marqué, pour l'Angleterre, l'année qui vient de finir, en mentionnant: les débats animés et prolongés qui ont eu lieu dans le parlement anglais sur les procédés de la commission arbitrale de Genève, chargée d'interpréter le traité de Washington; le procès si émuvant du prétendant Tichborne; l'incendie de la cathédrale de Cantorbéry.

En 1872, l'Angleterre a vu descendre en terre plusieurs de ses enfants les plus marquants: sur le tableau nécrologique de l'année, nous relevons, entre autres noms, les suivants: Lord Mayo, l'amiral Cochrane, Mgr. Fessly, secrétaire du concile du Vatican, Madame la comtesse Beaconsfield, épouse de M. Disraeli.

La Prusse n'a ajouté à son histoire, pendant l'année, aucun événement marquant et si nous lui donnons place dans ce bulletin, c'est uniquement pour avoir occasion de noter les désastreuses tendances de sa politique extérieure et intérieure.

Grisée par les succès inouïs qu'elle a remportés sur la malheureuse France, la Prusse aspire à dominer l'Europe. Ces aspirations percent dans tous ses actes et, visiblement, le temps n'est pas loin où elle tentera un suprême effort pour réaliser le rêve de Frédéric le grand.

Comme tous les pouvoirs basés sur l'injustice, la Prusse a senti que le plus grand des obstacles à l'exécution de ses projets était cette puissance qui condamne toutes les iniquités, l'Eglise catholique, et elle s'est fait persécutrice.

Son premier pas dans cette direction a été l'expulsion des jésuites, complétée en 1871 et consommée en 1872. Cette première iniquité a été suivie d'une série d'actes hostiles aux catholiques. Parmi ces actes figurent en première ligne la persécution systématique organisée contre l'épiscopat prussien, et le retrait de la légation prussienne accréditée auprès du Pape, parce que le Pape a osé rappeler à la Prusse, dans une récente allocution, que les rois et les empereurs relèvent de Dieu, tout comme les simples mortels.

L'empereur Guillaume et le prince de Bismarck n'ont pas lu l'histoire du grand peuple qu'ils viennent d'humilier si profondément; s'ils l'avaient lue, ils auraient appris comment tombent les potentats qui portent la main sur l'arche de l'Eglise et ils ne copiaient pas aujourd'hui si servilement les deux Napoléons.

L'Autriche, qui a pourtant été si éprouvée, n'a rien appris à l'école du malheur, et nous la retrouvons, en 1872, elle puissance catholique, mettant partout des entraves au développement des doctrines catholiques. Travaillée par le josphisme, elle marche à grands pas dans le sentier

qui a conduit la France à la Commune, et elle arrivera là si François-Joseph ne prend pas bientôt la résolution de s'entourer d'hommes dévoués à l'Eglise et à son vicaire.

Un seul événement un peu important à noter dans l'ordre politique: l'entrevue qu'a eu, en septembre, l'empereur d'Autriche avec les empereurs d'Allemagne et de Russie. Ce qui s'est dit et fait à cette entrevue est resté à peu près mystère. Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que François-Joseph n'y a pas joué le premier rôle.

Tout récemment le duc de Gramont, le dernier des premiers-ministres de Napoléon III, a fait, sur le compte de l'Autriche, des révélations qui ne sont pas de nature à la relever dans l'estime de l'Europe. Le duc de Gramont a avancé, dans une défense de la politique de son maître, que l'Autriche s'était solennellement engagée à soutenir la France à la veille de la guerre franco-prussienne. Au temps où les rois s'honoraient d'être les serviteurs de l'Eglise, les souverains n'avaient qu'une parole; mais l'Autriche est déjà loin de ces temps-là; puisse-t-elle y revenir bientôt, et dans son intérêt et dans l'intérêt de la catholicité.

L'Autriche a perdu, pendant l'année une de ses plus grandes gloires militaires, l'amiral prince Albrecht, le héros de Lissa, et un de ses poètes dramatiques les plus estimés, Frs. Grillparzer.

L'Espagne a passé l'année dans les tranes. C'est, d'ailleurs, là son état habituel depuis qu'elle s'est humiliée, elle si fière naguère, jusqu'au point d'aller chercher pour se gouverner un des fils du roi excommunié de l'Italie.

Au commencement de l'année, formidable insurrection carliste; plus tard, tentative d'assassinat sur la personne du roi Amédée; plus tard, encore, maladie sérieuse du roi; et avec cela trois ou quatre crises ministérielles et les inquiétudes provoquées par la prolongation de l'insurrection cubaine.

Décidément, il se prépare, dans ce coin de l'Europe, un cataclysme. Si, au moins, l'Espagne pouvait en sortir tout à fait épurée et catholique comme au temps du Cid.

En parlant de Rome nous avons presque raconté l'histoire annuelle de l'Italie. Le gouvernement italien n'a eu, toute l'année, qu'une occupation sérieuse, persécuter l'Eglise, et il a mis à cette œuvre toute son énergie. Le parlement italien a eu une occasion de manifester toute la haine qu'il porte au catholicisme et il l'a saisie avec empressement. Joseph Mazzini, le pontife suprême de la Révolution, ayant été appelé à rendre ses comptes à Dieu, le parlement italien, s'engageant à deux pas du Vatican, l'a apothéosé.

Comme pour faire pendant, dans un autre ordre de choses, au bouleversement des idées, en Italie, le Vésuve a eu, dans le courant de l'année, une terrible irruption qui a fait des milliers de victimes et qui a détruit pour des millions de propriétés.

En Belgique, en Russie, en Turquie, en Norvège, en Suisse et dans les autres pays de l'Europe, rien d'important à noter, si ce n'est, peut-être, les faits suivants:

Inondations considérables en Belgique et progrès toujours croissants du solidarisme;

Persécution des polonais par le gouvernement russe, qui est allé jusqu'à défendre l'étude du polonais dans les écoles de cette malheureuse province; terrible tremblement de terre dans la Russie Caucassienne;

Choléra en Turquie, et immense incendie à Constantinople;

Mort du roi de Norvège;

La Suisse, redevenue la véritable fille de Calvin, s'est remise à persécuter les évêques, et, en particulier l'illustre Mgr. de Mermillod.

(La fin au prochain numéro.)

Au désir d'un grand nombre de nos lecteurs nous publions le tableau des quarante heures du mois de Janvier:

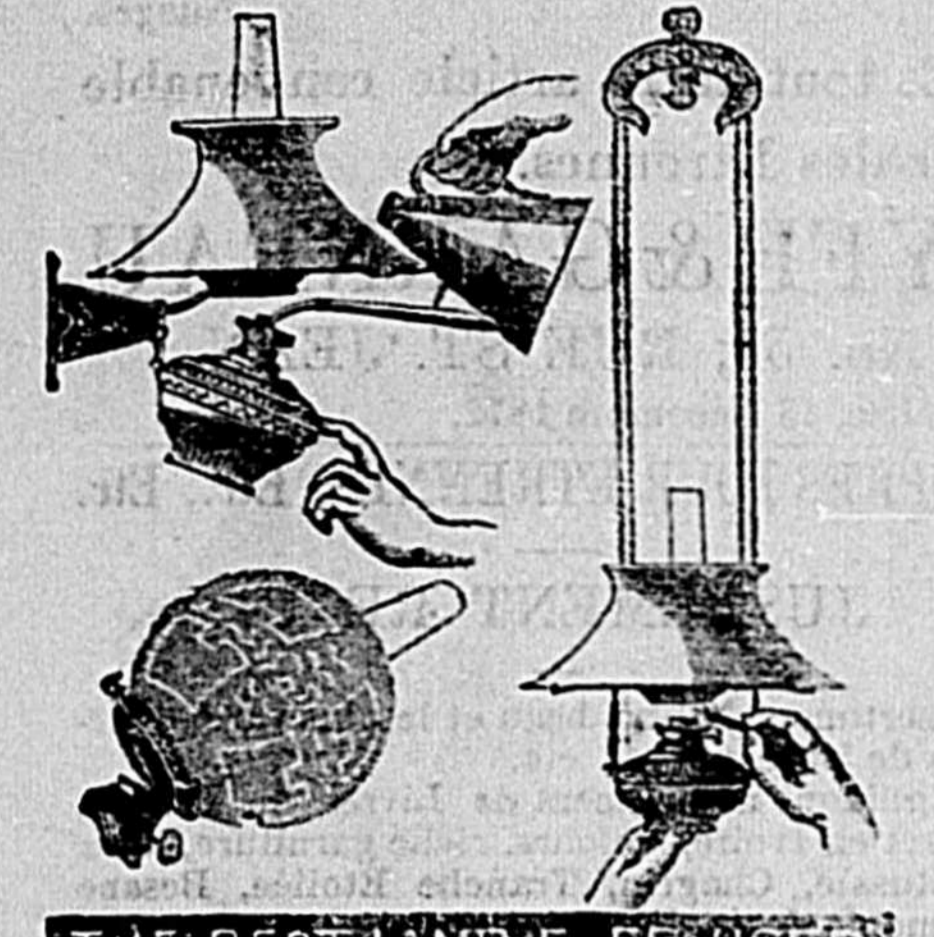
- 1o. Mercredi, St. Malachie.
- 3o. Vendredi, St. Frédéric.
- 5o. Dimanche, Bon Pasteur de Québec.
- 7o. Mardi, St. Thomas de Montmagny.

HUILLE DE CHARBON, Maintenant en récéption par le chemin de fer Grand-Tronc

324 BARILS D'HUILLE D'EXPORTATION No. 1. En vente chez MCGAGHEY, DOLBEC & CIE.

Huile de Charbon, SILVER STAR.

CINQ CENTS CAISSES EN MAGASIN. Une huile très supérieure mise en mesures de 10 gallons, expressément pour l'expédition à bord des bâtiments ou pour des familles privées.



LAMPES A PATENTES DE IVES.

Les meilleures lampes dont on ait jamais fait usage. On peut les allumer, les remplir d'huile sans déplacer le globe, l'abat-jour ou la cheminée.

ON VIENT DE RECEVOIR UN ASSORTIMENT COMPLET DE Lampes pour salle à diner, salon, bibliothèque et corridor.

JARRES A FRUITS—(Self-Sealing.) FAITES USAGES DU HEROS ECONOMIE DE SECURE ! ECONOMIE DE TEMPS !!

Jarres a Fruits se cachetant par elles-mêmes. 100 douz. Gobelets à gelée se cachetant par eux-mêmes.

En vente chez MCGAGHEY, DOLBEC & CIE., 24 et 25, rue St. Paul.

PORCELAINE DE SEVRES. VENANT D'ETRE REÇUS: Services à Déjeuner, Services à Dîner, Services à Dessert, Services de Chambres, Services à Thé, Services à Café, Moutardiers et Sauciers.

En vente chez MCGAGHEY, DOLBEC & CIE., 24 et 25, rue St. Paul.

VERRERIE. Patrons dit Flu unique et Chaste Fern, Carafes, Cruches à Claret, Cruches pour l'eau, Gobelets, Verres, Bouteilles à Champagnes, à Xères, Oporto, Claret, et pour l'eau, Vases, Finger, Bowls, Etc., Etc., Etc.

CHEMINÉES DE LAMPE. 9000 Douzaines assorties. En vente chez MCGAGHEY, DOLBEC & CIE., 24 et 25, rue St. Paul.

Statuettes de Paros et Bustes. En grande variété et sujets rares. EN VENTE CHEZ

McCaghey, Dolbec & Cie. Salles où l'on montre les articles, No. 24 et 25, Rue Saint-Paul, Québec. Québec, 14 Octobre 1872.

LA COMPAGNIE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DE QUÉBEC. AVIS.

LA COMPAGNIE ci-dessus informe le public qu'elle est prête à prendre des commandes pour toutes sortes de MACHINERIES, tels que: Machines à rabotter le fer et le bois. Tours à fer et à bois.

Toutes espèces D'INSTRUMENTS ARATOIRES, tels que: Fauchuses, Fanneuses, Charriots, Semoirs, Bateaux, Cribles, Barmates, Herse, Coupe-paille, Moissonneuses, Machines à Laver, Moulins à Battre.

Presses et Chaudronneries de tout genre pour l'Agriculture. Cette Compagnie vient d'établir une Fonderie d'après les nouveaux principes américains. Elles n'emploient que la première qualité de fonte et de charbon, et ne font que la première qualité d'ouvrages dans tous les genres.

Tous les ordres seront exécutés avec la plus grande ponctualité. S'adresser à la Manufacture, à Bédardville, St. Sauveur, près Québec.

à PIERRE LÉGARE, Gérant de la Compagnie, ou à R. P. VALLEE, Sec.-Trésorier. Québec, 4 Octobre 1872.

LE Scientific American POUR 1873 MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ.

Le "SCIENTIFIC AMERICAN," maintenant dans sa 28ème année d'existence, jouit de la plus large circulation dont puisse se vanter aucune autre publication analogue du monde.

Il contient les informations les plus étendues et les plus intéressantes, touchant le Progrès industriel, mécanique et scientifique du monde; des descriptions, avec de belles gravures, des inventions nouvelles, des instruments nouveaux, des procédés récents et des industries perfectionnées de tous genres; des notes utiles, des faits, des recettes et des avis, venant de la main d'écrivains pratiques, pour les employés et les ouvriers dans tous les divers arts.

Des descriptions d'améliorations, de découvertes et d'ouvrages importants, relatives au génie civil, à la mécanique, aux moulins, au minage et à la métallurgie; des rapports du dernier progrès dans l'application de la vapeur, des chemins de fer, de la construction des vaisseaux, de la télégraphie, de l'électricité, du magnétisme, de la lumière et de la chaleur.

Les dernières découvertes en photographie, en chimie, et l'application utile de la chimie dans les arts et l'économie domestique.

Les plus récentes informations touchant la technologie, la microscopie, les mathématiques, l'astronomie, la géographie, la météorologie, la minéralogie, la géologie, la zoologie, la botanique, l'horticulture, l'agriculture, l'architecture, l'économie rurale, l'économie domestique, l'alimentation, l'éclairage, le chauffage, la ventilation et l'hygiène.

En un mot, le "Scientific American" comprend dans son cercle toutes les sciences et tous les arts. Quiconque désire s'instruire d'une manière intelligente ne peut se passer de ce papier.

Les cultivateurs, les mécaniciens, les ingénieurs, les inventeurs, les manufacturiers, les chimistes, les amateurs des sciences, les instituteurs, les membres du clergé, les avocats et les gens de professions trouveront le "Scientific American" d'une grande utilité. Il devrait trouver place dans toutes les familles. Les bibliothèques, les études et les bureaux, dans toutes les salles de lectures, les collèges, les académies ou écoles.

Publié UNE FOIS par semaine et superbement illustré pour \$3 PAR ANNÉE. Les numéros d'une année du "Scientific American" forment deux splendides volumes de près de mille pages, équivalant à quatre mille pages d'un livre ordinaire. Une liste officielle de toutes les patentes émanées est publiée chaque semaine.

Des copies et échantillons sont envoyées franco. Adressez aux éditeurs, MUNN & CIE., no. 37, Park Row, New-York.

PATENTES.—En outre du "SCIENTIFIC AMERICAN," MM. MUNN & CIE. sont sollicités de patentes américaines et étrangères, ont plus de 25 années d'expérience et possèdent le plus grand établissement du monde. Si vous avez trouvé quelque invention, écrivez leur une lettre et envoyez un plan: ils vous informeront immédiatement, sans aucune charge, si votre devis est nouveau et peut obtenir une patente. Ils vous enverront aussi, gratis, une copie des lois de Patentes en entier, avec instructions sur la manière de procéder pour obtenir une patente.

Peinture de Carson, PATRONISEE PAR Les gouvernements Anglais, des Indes et Coloniaux par les compagnies de Chemin de Fer et de Canaux, POUR TOUTE ESPÈCE DE TRAVAUX EXTERIEURS.

Une expérience de 70 ans nous prouve qu'elle surpasse toute autre peinture.

LA PEINTURE DE CARSON Convient tout spécialement aux couvertures en tôle, aux ponts, aux instruments aratoires aux voitures de toute sorte, aux portes, en un mot à tous les objets exposés aux intempéries de l'air.

IL est constaté que son application nous économise 50 cent, tant par son bon marché que par sa durée, double de toute autre peinture provenant des manufactures autres celle de CARSON.

Tout ouvrier, même celui qui n'a pas la bosse du métier peut l'employer.

TRADE MARK. PAINT. MANUFACTURED BY WALTER CARSON LONDON. ENTERED AT STATIONERS HALL.

Blanches, couleurs d'ardoise, jaunâtre, de chêne et de plomb, Rouges, Brun pourpre, et vert bronzé, Plomb clair, 28s. Chocolat et Noir, Verte et Bleues.

Huiles préparées pour l'Anti-Corrosion. Huiles, Thérentine, Vernis, pour les ouvrages d'intérieur et d'extérieur, manufacturés contre toute température, Brosses, etc.

LA PEINTURE DE CARSON Pour édifices publics, maisons privées, Villas et pour toute espèce de travaux en Briques, Pierre Compos, etc., défait toute compétition. C'est une peinture unique, et est la seule qui puisse résister aux rayons du soleil.

L'original ANTI-CORROSION est fabriqué seulement par Walter Carson & Fils, Londres.

AVIS: Tout baril d'Anti-Corrosion qui ne portera pas la marque de commerce ci-dessus est réputé contrefait. Ces peintures et ces huiles sont empaquetées d'une manière toute spéciale pour l'exportation Québec, 28 Octobre 1872.—12m 1584

PASTILLES DU DR. GAUVREAU POUR LA TOUX. J'AI le plaisir d'annoncer au public ce nouveau remède qui est destiné à avoir une circulation immense, si j'en juge d'après les cures nombreuses qu'il a opérées, depuis à peu près un an que nous l'employons. Ces pastilles ont donné les résultats les plus satisfaisants dans les cas d'Asthme, Bronchites, Extinction de Voix, Coqueluche, etc., etc., que nous avons soumis à ce traitement. Pour prouver au public l'efficacité de ce remède, des certificats des personnes les mieux connues et de la plus haute respectabilité accompagnent chaque boîte.

GOUDRON DE GUYOT LIQUEUR CONCENTRÉE ET TITRÉE

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acré et son amertume insupportables et à le rendre très-soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manèment si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot remplace avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes: EN BOISSON. — Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES CATARRHE DE LA VESSIE RHUMES TOUX OPINIÂTRE IRRITATION DE POITRINE COQUELUCHE

EN LOTIONS. — Liqueur pure ou étendue d'un peu d'eau. AFFECTION DE LA PEAU DÉMANÉGEAISONS MALADIES DU CUIR CHEVELU

EN INJECTIONS. — Une partie de liqueur et quatre d'eau (efficacité toute spéciale.) ÉCOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTS CATARRHE DE LA VESSIE

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie. Une instruction accompagne chaque flacon.

Prix du flacon: 2 francs AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON, — FABRE & GRAVEL, Montréal. — ED. GIROUX, Québec.



QUINQUINA LABARRAQUE APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE DE PARIS

Le Quinquina Labarraque est un vin éminemment tonique et fortifiant, destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable; de plus en raison de leur mode de préparation ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinquina Labarraque, approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

Le Quinquina Labarraque se prescrit avec succès aux personnes faibles et débilitées soit par diverses causes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide; aux jeunes filles qui ont de la peine à se former et à se développer; aux femmes en couches et aux vieillards épuisés par l'âge ou la maladie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.

Dans les cas de chlorose, anémie, pâles couleurs, de vin est un puissant auxiliaire des ferrugineux. Associé par exemple aux pilules de Vallet il produit des effets remarquables par la rapidité de son action.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON, — FABRE & GRAVEL, Montréal. — ED. GIROUX, Québec.

DEJEUNERS DES ENFANTS. Pour fortifier les enfants et les personnes faibles de la poitrine ou atteintes d'ANÉMIE et de CHLOROSE, le meilleur et le plus agréable déjeuner est le

RACABOUT DES ARABES DE DELANGRENIER, Rue Richelieu, 26. Agents généraux pour le Canada: FABRE et GRAVEL, à Montréal. Québec, 6 sept. 1872.

Vins. A VENDRE EN GROS. Tierces — VIN DE COLLI IBERIAN. Quartes — L. P. INGRAM. Octaves — Vin de Port Marqués. Quartes — Vin de Sherry Vallet.

Les personnes qui ne consentent pas les vins ci-dessus mentionnés, sont informées qu'ils ont été examinés soigneusement par des personnes compétentes et certifiés purs. Ils sont aussi recommandés par les autorités ecclésiastiques et vendus pour l'usage de l'Autriche. A vendre par Léger Brousseau.

SIROP ET PÂTE DE CODÉINE DE BERTHÉ

Recommandés par les médecins les plus célèbres contre les rhumes, la grippe, les toux fatigantes du catarrhe, de la coqueluche, de la bronchite et de la pleurésie. (Voir les remarquables observations médicales consignées dans le Prospectus qui accompagne chaque boîte et chaque flacon.) DÉPÔT à la pharmacie du Louvre, 151, rue St-Honoré, et dans toutes les pharmacies de France et de l'étranger. Agents généraux pour le Canada: FABRE et GRAVEL, à Montréal. Québec, 6 sept. 1872.

SIROP PECTORAL ET PÂTE DE NAFÉ DELANGRENIER, PARIS, 26, rue Richelieu. 50 des principaux Médecins de Paris ont constaté leur puissance efficace contre les toux, grippe, coqueluche, irritation de poitrine et de la gorge, etc. Agents généraux pour le Canada: FABRE et GRAVEL, à Montréal. Québec, 6 sept. 1872.

Tableau indiquant l'heure du départ des Mallets. BUREAU DE POSTE, QUÉBEC, DÉCEMBRE 1872.

Table with columns: HOURS, MAILS, CLOSURE. Rows include destinations like OTTAWA, QUÉBEC, MONTREAL, and various local routes.

SEMEUSE GRANDE VOLEE DE CAHOON

PATENTEE POUR LA SEMENCE DE BLÉ, AVOINE, CHANVRE, ORGE, SEIGLE, SARRASIN, MIL, LIN, &c., &c.



MACHINE À BRAS. pouvant semer sur un espace de quatre-vingt huit acres par heure, au pas ordinaire d'un cheval, sur une étendue de quarante pieds.

MACHINE À CHEVAL. pouvant semer, au pas ordinaire d'un cheval, sur une longueur de dix à quinze acres par heure.

La machine à bras peut semer au pas ordinaire, sur un espace de quinze à huit acres par heure. La supériorité reconnue de ces machines sur toutes les autres les a déjà placées au premier rang parmi les instruments agricoles. L'usage de ces machines épargne les quatre-cinquièmes du travail et un tiers de la semence. Une personne qui n'est point habituée à employer ces machines, peut en user avec un succès complet.

Nous garantissons qu'elles donnent parfaite satisfaction. Elles paient leur coût en moins de temps que tout autre instrument agricole construit solidement, elle dureront plusieurs années grâce à un soin ordinaire.

D. H. GOODELL, Seul manufacturier, Antrim, N. H. M. Léger Brousseau est agent à Québec, pour le vente de ces semeuses. Il donnera la direction pour l'emploi de ces instruments, aux cultivateurs qui la lui demanderont. S'adresser au bureau du Courrier du Canada Québec, 27 Mai 1872. 1487.

AVIS AUX PARENTS. Mères sauvez vos Enfants. LES CÉLÈBRES PASTILLES A VERS.



DE DEVINS Approuvées par les Médecins Français et Anglais les plus éminents.

ELLES SONT FALSIFIÉES, MÉFIEZ-VOUS. POUR faire droit à la réputation méritée des Pastilles à vers de Devins, il est de la plus grande importance de prévenir l'acheteur d'être sur ses gardes et de ne pas s'en laisser imposer par des individus sans principes, qui voudraient substituer à ces Pastilles quelques-unes des préparations sans valeur qui inondent le pays.

Demandez les véritables Pastilles à vers, couleur de rose, et qui sont marquées "DEVINS." A vendre chez tous les principaux marchands de la campagne.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR DEVINS & BOLTON, APOTHECAIRES HALL, Près le Palais de Justice, Montréal.

A vendre à Québec, chez Ed. Giroux, J. R. Burke, H. McLeod, William Abern, Pharmaciens, à St. Roch, chez W. K. Brunet, R. Dugal, J. J. Veldon. Québec, 19 Novembre 1869. 875

CONDITIONS DU COURRIER DU CANADA. Prix de l'Abonnement: (Invariablement d'avance.)

CANADA: — Un an \$4.00 do Six mois 2.00 do Trois mois 1.20 ETATS-UNIS (PAR LA BOITE) Un an 1.20 NOUVELLE-ÉCOSSE, NOUVEAU-BRUNSWICK, ANGLETERRE, do Six mois 3.00 do Trois mois 2.00 FRANCE: — Un an 50 francs. do Six mois 25 " do Trois mois 15 "

Tarif des Annonces. Les annonces sont insérées aux conditions suivantes, savoir: Six lignes et au-dessous 50 cents. Pour chaque insertion subséquente 12 " Pour les annonces d'une plus grande étendue ces seront insérées à raison de 8 cents par ligne pour la première insertion, et de 2 cents pour les insertions subséquentes. RECLAMES — 20 cents la ligne. Tout ce qui a rapport à la rédaction doit être adressé à M. E. RENAULT.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR Léger Brousseau, Editeur-Propriétaire, No. 2, RUE DU FOR, QUÉBEC.